



LES SCHISMES À LA LUMIÈRE DE L'HISTOIRE

En sacrant quatre évêques, Mgr Lefebvre aurait, assurent certains, commis un schisme. Ce mot fait peur : aussi cette affirmation a-t-elle amené un certain nombre de catholiques amis de la Tradition à baisser les bras, à se résigner et à abandonner le combat pour son maintien. Et il est vrai que, pour un catholique, devenir schismatique est quelque chose de terrible : le mot évoque des attitudes d'orgueil, de haine et de révolte.

Comment un éminent archevêque, titulaire de deux doctorats, choisi par Pie XII pour diriger toute l'Église d'Afrique francophone, désigné par Jean XXIII comme membre de la Commission centrale préparatoire au Concile en compagnie de septante cardinaux, élu au Concile comme Secrétaire du *Cœtus internationalis Patrum* par trois cents évêques, comment Monseigneur Lefebvre a-t-il pu en arriver là ?

Réfléchissons donc et gardons la tête froide. Réfléchissons à cette grave question ; nous en avons le droit, bien que simples laïcs, nous en avons même le devoir. N'avons-nous d'ailleurs pas, en ces temps troublés, été explicitement invités à réfléchir, il y aura bientôt cinquante ans, en 1969, par les cardinaux Ottaviani et Bacci qui, ayant présenté

au pape Paul VI le *Bref examen critique du Nouvel Ordo Missae* réalisé par un groupe de théologiens et de liturgistes hautement qualifiés, n'hésitaient pas à écrire : « ... la promulgation du *Novus Ordo* met le catholique véritable dans la tragique nécessité de choisir. » Or, pour choisir il faut réfléchir. Certes, à cette époque, il s'agissait de la messe, que la Rome novatrice voulait changer. Ici, il s'agit de voir si Mgr Lefebvre a posé des actes ou adopté des attitudes que l'Église catholique de toujours a considérés comme constituant un schisme. Ne nous laissons donc pas impressionner et, devant cette accusation, réfléchissons.

Qu'est-ce qu'un schisme ?

Dans sa *Somme théologique*, saint Thomas d'Aquin traite le schisme comme un péché opposé à l'union

qui est, entre les chrétiens, l'effet propre de la charité¹. Par ailleurs, le *Dictionnaire de Théologie Catholique* nous dit : « ... un acte vérifiera la qualité de schismatique qui, de sa nature même, visera la séparation d'avec l'unité spirituelle qui est le fruit de la charité. »² Mais comment arrive-t-on à une telle séparation ?

Interrogeons l'Histoire et voyons quelles "séparations d'avec l'unité spirituelle" l'Eglise a, au cours des siècles, considérées comme des schismes.

Dès le début du IV^e siècle, voilà qu'apparaissent de redoutables schismes, des mouvements qui, étant le fait d'hommes d'Eglise, causeront des "séparations d'avec l'unité spirituelle."

Comme le P. J. Warichez dans son ouvrage *Les principaux faits de l'histoire de l'Eglise*, nous les distinguerons selon leur objet et nous constaterons ainsi qu'ils reposent sur des hérésies.

Les schismes basés sur des hérésies trinitaires

L'ARIANISME. Arius (v. 280-v. 336), prêtre, brigua le siège épiscopal d'Alexandrie, mais l'élection de saint Alexandre déjoua ses

(1) *Somme théologique*, II^a, II^{ae}, qu. 39.

(2) Yves Congar, article "Schisme" dans le *D.T.C.* de A. Vacant, E. Mangenot et E. Amann, tome XIV^e, col. 1300.

espérances. Blessé dans son orgueil, il ne put contenir son ressentiment et résolut, pour abattre son rival, de décrier sa doctrine et de lui opposer une doctrine nouvelle. Il s'attaqua ainsi à la divinité de Jésus-Christ en soutenant que le Fils de Dieu n'est pas égal à son Père en toutes choses, qu'il est une créature de Dieu, très parfaite, semblable à Dieu mais non Dieu. S'obstinant dans son hérésie malgré des appels pleins de douceur de saint Alexandre, il fut condamné par le Concile œcuménique de Nicée en 325.³

MACEDONIUS (+ v. 370) était patriarche de Constantinople. Il diffusa une doctrine issue de l'arianisme et selon laquelle le Saint-Esprit n'est pas Dieu, mais une simple créature du Fils. Cette hérésie fut condamnée en 381 par un Concile réuni à Constantinople et dont les conclusions furent approuvées par le pape.

Les schismes basés sur des hérésies relatives à la justification

PELAGE (v. 360-v. 422), moine breton venu à Rome pour échapper aux invasions barbares, se mit à dogmatiser. Il niait l'existence du péché originel dans l'homme et la nécessité de la grâce actuelle pour faire de bonnes œuvres. Combattu par saint Augustin, il fut condamné,

(3) Cf. l'article paru dans *Le Rocher* n° 82 d'avril-mai 2013.

avec l'approbation du pape, par le Concile provincial de Carthage en 411.

Le pélagianisme était à peine vaincu qu'une autre secte se dressa dans le sud de la Gaule, professant une forme quelque peu adoucie de cette hérésie et que l'Histoire appellera le semi-pélagianisme. Ses adeptes admettaient le péché originel et la nécessité de la grâce pour faire le bien, mais ils prétendaient que l'homme peut, de lui-même, sans l'aide de Dieu, mériter cette grâce indispensable à la vertu. Cette hérésie fut également combattue par saint Augustin puis condamnée par le souverain pontife.

Les schismes fondés sur des hérésies christologiques

Ainsi NESTORIUS (v. 380-v. 439), moine à Antioche, devint patriarche de Constantinople. Il soutint qu'il y avait en Jésus-Christ deux personnes : l'une humaine, le Christ, fils de Marie ; l'autre divine, le Verbe, Fils de Dieu et habitant dans le Christ comme dans un temple. En conséquence, la Sainte Vierge ne pouvait pas être appelée Mère de Dieu (*Théotokos*) mais seulement Mère du Christ (*Christotokos*). Nes-

torius fut condamné par le Concile œcuménique d'Éphèse en 431.

Quant à EUTYCHÈS (av. 378-v. 439), archimandrite d'un monastère voisin de Constantinople, après avoir combattu l'hérésie de Nestorius, il tomba dans l'erreur opposée.

Il prétendit qu'il n'y a pas en Jésus-Christ deux natures distinctes, mais qu'elles se sont, en quelque sorte, fondues en une seule, que la nature humaine a été comme absorbée dans la nature divine et que c'est cette dernière qui a souffert pour nous et nous a rachetés. C'était le début de l'hérésie



Icône de la Vierge Théotokos (Mère de Dieu)

appelée monophysisme. Saint Flavian, successeur de Nestorius sur le Siège patriarcal de Constantinople, après avoir, mais en vain, essayé de ramener Eutychès par la douceur, le condamna et lui ôta le gouvernement de son monastère. Cette condamnation fut approuvée par le pape saint Léon. Mais, au lieu de se soumettre et se sentant d'ailleurs soutenu par la cour impériale, Eutychès convoqua à Éphèse un concile d'une centaine d'évêques qui, sous l'influence des menaces et de la force du glaive, se prononcèrent contre Flavian en faveur d'Eutychès. Ce concilia-bule porte dans l'Histoire le nom

infamant de *Brigandage d'Ephèse* à cause des violences inouïes qui y furent commises. Flavien même y fut si grièvement blessé qu'il mourut quelques jours après. Il fallut deux conciles convoqués par le pape, l'un à Chalcédoine en 451 (le 4^e œcuménique) et l'autre à Constantinople en 553 (le 5^e œcuménique), pour venir à bout des Eutychéens. L'hérésie, cependant, ne s'avoua pas vaincue et conserva des partisans jusqu'à nos jours, chez les Coptes en Egypte et les Jacobites en Syrie.

Puis ce fut le monothélisme, prôné par l'empereur HÉRACLIUS (v. 575-641) qui, voulant réconcilier les Eutychéens avec l'Eglise catholique, proclama, vraisemblablement à l'instigation de Sergius, patriarche de Constantinople, que, tout en admettant deux natures en Jésus-Christ, il ne faut reconnaître en lui qu'une seule volonté, la volonté divine. Le pape Martin I^{er} condamna cette hérésie, ce qui lui coûta la liberté et la vie. Il fallut un sixième Concile œcuménique à Constantinople en 680 pour extirper cette hérésie.

Au siècle suivant, surgit encore en Orient l'hérésie des iconoclastes qui eut pour auteur l'empereur LÉON L'ISAURIEN. Cette hérésie devint une véritable persécution car le clergé et le peuple de Constantinople voulurent s'opposer à la destruction des

images ; elle dura plus d'un demi-siècle. Ce fut le septième concile œcuménique de Nicée qui condamna cette hérésie en 787, condamnation qui ne mit pas fin aux troubles puisqu'il fallut la réunion d'un nouveau concile à Constantinople en 842 pour que l'hérésie et la persécution cessassent complètement.

Voici maintenant le schisme grec, la grande ruine de l'Eglise d'Orient, dont les causes lointaines sont multiples. Ainsi, les nombreuses hérésies qui s'étaient succédé du IV^e au VIII^e siècle avaient insensiblement affaibli dans le clergé et dans le peuple la simplicité et la ferveur de la foi. Ce relâchement dans la foi avait naturellement amené un relâchement dans les mœurs ; le clergé, dans un synode, s'était même fait exempter de la loi du célibat et avait ainsi fini par perdre, avec le respect et l'autorité, l'esprit de zèle et de dévouement. De plus, dans le but d'obtenir plus facilement des postes élevés, les évêques s'étaient faits courtisans des empereurs et avaient pris la funeste habitude de réclamer leur appui ou leur intervention dans les affaires ecclésiastiques ; ainsi, la religion s'était trouvée peu à peu soumise aux influences illégitimes, arbitraires et pernicieuses du pouvoir civil.

Enfin, les Grecs nourrissaient depuis longtemps des ressentiments à l'égard des Latins et se montraient

jaloux de la primauté réservée au pontife romain. Ils s'étaient toujours plu à exagérer l'autorité du Siège patriarcal de Constantinople en lui attribuant les mêmes privilèges qu'au Siège de Rome. Certains même n'hésitaient pas à prétendre que, Rome étant tombée aux mains des Barbares et Constantinople étant devenue la seule capitale de l'Empire, c'est Constantinople qui était devenue la capitale de la chrétienté. Toutes ces causes avaient attiédi l'Eglise grecque et l'avaient amenée à deux doigts de l'abîme. Il ne fallait plus qu'une secousse pour l'y précipiter : ce fut l'œuvre de PHOTIUS (v. 820-v. 895) et de MICHEL CÉRU-LAIRE (v. 1000-1059).



Ignace de Constantinople, mosaïque à Sainte-Sophie

Esprit vaste et élevé, mais rempli d'orgueil, appartenant à une famille alliée à l'empereur Michel III, Photius brillait à la cour impériale. Michel III et son oncle menaient une vie scandaleuse, si bien que le patriarche de Constantinople, saint Ignace, fut obligé de les stigmatiser publiquement et de leur refuser l'entrée de l'église. Photius profita de la colère de l'empereur pour l'amener à sévir contre le saint évêque Ignace.

Celui-ci fut expulsé et Photius, quoique simple laïc, reçut tous les ordres en six jours et monta sur le siège patriarcal de Constantinople. Il tenta de circonvenir le pape en sa faveur et de surprendre son approbation en lui adressant une lettre dans laquelle il prétendait qu'Ignace s'était retiré volontairement et que lui, Photius, se trouvait bien malgré lui élevé à cette dignité.

Non sans difficultés, le pape parvint à démêler la vérité. Il condamna Photius et rétablit saint Ignace dans ses droits. Refusant de se soumettre, Photius, après avoir tenté de tromper l'opinion publique en faussant les lettres du pape, leva le masque et s'attaqua formellement au Saint-Siège et à la doctrine romaine. Il déclina la compétence du pape en niant sa primauté d'honneur et de juridiction et en affirmant la suprématie du Siège de Constantinople. Il accusa les Occidentaux d'avoir blessé la foi en définissant la procession du Saint-Esprit du Père et du Fils, et d'avoir altéré la discipline par l'usage des pains azymes. Le 8^e Concile œcuménique de Constantinople condamna Photius en 869 et réaffirma la primauté du pontife romain.

Quant à Michel Cérulaire, il consumma le schisme deux siècles plus tard. Renouvelant les griefs proférés autrefois contre les Latins, il proclama la rupture avec Rome. Condamné par le pape, il se déclara patriarche œcuménique. Puis il s'employa à attirer dans sa révolte les patriarches de Jérusalem, d'Alexandrie et d'Antioche. Il n'y réussit que trop bien !

L'Eglise connut par la suite d'autres schismes sur lesquels il serait impossible de s'étendre dans le cadre de cet article. Retenons-en trois.

Le Grand Schisme d'Occident

Pour des raisons peu précises, le pape Clément V quitta Rome pour s'installer en Avignon en 1309. Selon certains, il posa ce geste par faiblesse, pour satisfaire Philippe le Bel qui n'avait pas hésité à s'élever contre le pape Boniface VIII et même à le brutaliser parce que, devant la guerre acharnée que se faisaient le roi Edouard d'Angleterre et Philippe le Bel il avait défendu aux membres du clergé de payer, sans son autorisation, les impôts excessifs et illégitimes qu'entraînait cette conflagration générale à laquelle lui, le pape, aurait voulu mettre fin. Edouard s'était rendu aux propositions du pape, mais Philippe s'était révolté, allant jusqu'à s'emparer de la personne du pape et à le jeter en

prison. Le deuxième successeur de Boniface VIII, Clément V, cardinal français, installé en Avignon se mettait ainsi sous la coupe du roi de France. Selon d'autres, c'est par prudence, pour échapper aux querelles des guelfes et des gibelins que Clément V aurait fui Rome.

Sept papes se succédèrent en Avignon ; le dernier fut Grégoire XI qui, comprenant qu'il ne pouvait gouverner librement et efficacement l'Eglise sans résider à Rome et, de plus, sollicité par les instances répétées des Romains et les ardentes sollicitations de sainte Catherine de Sienne, revint dans la Ville éternelle au milieu d'une allégresse générale.

C'est l'élection du successeur de Grégoire XI qui fut à l'origine du Grand Schisme d'Occident. Les cardinaux avaient élu l'archevêque de Bari, un Italien, comme successeur de Pierre. Il prit le nom d'Urbain VI. Son élection fut contestée par les cardinaux français, lesquels n'avaient pu prendre part à l'élection car les cardinaux italiens en anticipèrent la date. Ils élirent alors un autre pape qui prit le nom de Clément VII.⁴

Cet antipape se fixa en Avignon. L'Eglise catholique se partagea en deux obédiences : la France, l'Espagne et l'Ecosse se déclarèrent pour

(4) Clément VII était le fils d'Amédée III, comte de Genève.



Grégoire XI couronné par Guy de Boulogne, archevêque de Lyon (Miniature des Chroniques de Froissart, XV^e)

Clément VII, les autres nations catholiques pour Urbain VI. Malheureusement, l'un et l'autre eurent des successeurs qui s'anathématisèrent réciproquement. Cette désastreuse anarchie s'aggrava lorsqu'au conciliabule de Pise, convoqué en 1409 par les cardinaux des deux obédiences afin de mettre un terme à une telle situation en déposant les deux papes rivaux et en établissant un seul pape qui serait reconnu par toute la chrétienté, les deux papes rivaux refusèrent de se soumettre, si bien qu'il y eut alors trois papes. Si l'un d'eux était légitime, les deux autres étaient forcément schismatiques. Ce n'est qu'au bout de cinq ans qu'un nou-

veau concile, réuni à Constance en 1417, mit fin à cette déchirure en élisant Martin V qui fut accepté par toute la chrétienté.

Les schismes issus de la Réforme

Nous ne nous étendrons guère sur les schismes de la Réforme : ils sont, sans doute, mieux connus. Parmi les causes qui les provoquèrent, citons : les doctrines mal éteintes de certaines hérésies comme celles des Albigeois ; l'ignorance religieuse et le relâchement des mœurs qui avaient infecté le clergé, les ordres religieux et le peuple à la suite du Grand Schisme d'Occident ; les idées toutes profanes et païennes que la Renaissance avait ramenées dans les esprits.

D'autres causes favorisèrent ces schismes : l'appui des princes auxquels la Réforme recommandait la confiscation des biens ecclésiastiques comme étant une chose licite et même nécessaire à la purification du clergé, l'appui des prêtres et des moines relâchés en "faveur" desquels elle prêchait la suppression du célibat et des vœux monastiques ; l'appui du peuple qu'elle séduisait par l'appât d'une liberté sans limite.

Les erreurs de Luther, de Calvin, de Zwingli sont assez connues, de même que la rupture du roi Henri VIII d'Angleterre avec Rome. Ce sont autant de douloureuses déchirures.

Le schisme des Vieux Catholiques

Enfin, plus près de nous, en 1870, cinquante-cinq Pères quittèrent le I^{er} concile du Vatican, refusant d'accepter cette reconnaissance de l'assistance du Saint-Esprit au Saint-Père que constituait la définition de l'infailibilité du pape lorsqu'il parle *ex cathedra*.⁵ Certains se soumirent par la suite, mais d'autres, surtout dans les pays allemands, s'obstinèrent et créèrent un schisme connu sous le nom de "Vieux Catholiques".

A la lumière de ce rapide survol de l'Histoire des schismes dans l'Eglise, que répondre à la question que nous nous posons : comment arrive-t-on à la séparation d'avec l'unité spirituelle ?

D'abord, qu'est-ce que cette unité spirituelle ?

Les théologiens, nous dit le *Dictionnaire de Théologie Catholique*, distinguent plusieurs sortes d'unités dans l'Eglise : l'unité de gouvernement, l'unité de foi, l'unité de communion ou de charité, l'unité disciplinaire et l'unité liturgique, et ils s'accordent pour dire que les deux premières formes de l'unité sont les plus importantes.⁶

(5) Quand le pape s'exprime en tant que Docteur suprême de l'Eglise et engage sa pleine autorité apostolique.

(6) Cf. l'article "Eglise" de E. Dublanche (tome IV^e, col. 2108 à 2224), et l'ar-

Voyons donc maintenant : qu'ont fait Arius, Photius, Michel Cérulaire, si ce n'est briser l'unité de gouvernement en prétendant s'arroger le droit d'occuper le siège du patriarche de Constantinople, voire du pape lui-même ? Qu'a fait Henri VIII, si ce n'est s'approprier l'autorité sur l'Eglise d'Angleterre ? Qu'ont fait Macédonius, Pélage, Nestorius, Eutychès, Héraclius, Léon l'Isaurien, Luther, Calvin ou Zwingli, si ce n'est briser l'unité de foi en bâtissant des hérésies ? Et les "Vieux Catholiques", n'ont-ils pas, eux aussi, contribué à briser l'unité de gouvernement en refusant de reconnaître au pape une assistance spéciale du Saint-Esprit qui le rend infailible lorsqu'en matière de foi et de mœurs, il parle *ex cathedra* ?

Quant à Monseigneur Lefebvre, qu'a-t-il fait ?

L'UNITÉ DE GOUVERNEMENT ? Il l'a vue combattue avec acharnement par des ecclésiastiques de haut rang qui ont introduit dans l'Eglise un esprit de contestation permanente. Qui ne sait que, dans certains grands pays comme les Etats-Unis ou l'Allemagne, les évêques font, actuellement, pratiquement ce qu'ils veulent ?

ticle "Unité" de A. Michel (tome XV^e, col. 2172 à 2230), dans le *D.T.C.* de A. Vacant, E. Mangenot et E. Amann.



L'UNITÉ DE FOI ? Il l'a vue se délabrer au cours des années dans bien des membres de l'Eglise y compris le clergé. Combien de prêtres ne croient plus en la présence réelle, en la maternité divine de Marie, à l'immaculée conception, à l'enfer, à la grâce ?

L'UNITÉ DE CHARITÉ ? Partout il a vu la véritable charité catholique (amour de Dieu pour lui-même et amour du prochain pour Dieu) vidée de son sens et devenir une sorte de philanthropie enrobée de théories sociologiques. La charité ? Il a vu, au concile Vatican II, des évêques et des théologiens avant-gardistes, traiter les Pères conciliaires conservateurs avec mépris et arrogance, employant des méthodes de révolutionnaires.⁷

(7) Le 30 octobre 1962, en pleine session plénière du concile, alors que le cardinal Ottaviani, préfet du Saint-Of-

L'UNITÉ DISCIPLINAIRE ? On le constate depuis longtemps, il n'y a plus de vraie discipline dans l'Eglise.

Quant à L'UNITÉ LITURGIQUE... ? Mgr Lefebvre lui-même a suffisamment décrit avec horreur les fantaisies sacrilèges qui ont rapidement fleuri un peu partout et chacun de nous pourrait certainement en évoquer. Souvent introduites au gré de l'inspiration du moment, ces fantaisies ont d'ailleurs un effet tout à

fice, intervenait pour protester contre les modifications radicales que l'on proposait de faire subir à la messe, le cardinal Alfrink fit signe à un technicien de débrancher le microphone. « *Le cardinal Ottaviani vérifia la chose en grattant son microphone et, humilié, dut se rasseoir. Le plus puissant cardinal de Curie avait été réduit au silence, et des Pères conciliaires applaudirent de joie.* » (*Le Rhin se jette dans le Tibre*, Ralph Wiltgen, éd. du Cèdre, p. 28.

fait contraire à celui que l'on en attendait. Censées mettre, si l'on peut dire, la liturgie à la portée des fidèles et les encourager à une plus grande participation, elles ont provoqué le dépeuplement des églises. Ainsi, la population de la "catholique" Belgique ne compte plus que 7 à 8 % de catholiques pratiquants.⁸

Aussi, devant une telle situation, devant des autorités romaines qui toléraient, et même encourageaient pareille dégradation, conduisant l'Eglise à sa perte, Mgr Lefebvre n'a pu que constater l'état de grande nécessité dans lequel se trouvait l'Eglise catholique. Et qu'a-t-il fait alors ? S'est-il dressé orgueilleusement contre le pape ? A-t-il fondé une Eglise dissidente ? A-t-il enseigné une hérésie ? Non, il a fait simplement son devoir d'évêque. « *Je ne fais rien d'autre que ce que j'ai fait pendant quarante ans de ma vie d'évêque ; pourquoi m'en veut-on maintenant ? Ce n'est pas moi qui ai changé, ce sont eux !* » se plaisait-il à dire.

Pour maintenir l'unité de la foi catholique et en permettre la transmission fidèle, il a procédé aux sacres. Son péché ? L'état de nécessité justifiant la désobéissance apparente ; il a donc désobéi. Le cœur déchiré, il a désobéi à un pape qui, hélas, dans

un incompréhensible aveuglement, ne semblait pas mesurer la gravité de la situation et n'a fait que l'encourager par le biais d'un œcuménisme ravageur. En rien, Mgr Lefebvre n'a rompu l'unité spirituelle dans l'Eglise catholique de toujours, il en a, au contraire, été un ardent défenseur :

« Nous adhérons de tout cœur, de toute notre âme à la Rome catholique, gardienne de la foi catholique et des traditions nécessaires au maintien de cette foi, à la Rome éternelle, maîtresse de sagesse et de vérité.

Nous refusons par contre et avons toujours refusé de suivre la Rome de tendance néo-moderniste et néo-protestante qui s'est manifestée clairement dans le Concile Vatican II et après le concile dans toutes les réformes qui en sont issues. [...]

Aucune autorité, même la plus élevée dans la hiérarchie, ne peut nous contraindre à abandonner ou à diminuer notre foi catholique clairement exprimée et professée par le magistère de l'Eglise depuis dix-neuf siècles.

*"S'il arrivait, dit saint Paul, que nous-même ou un ange venu du ciel vous enseigne autre chose que ce que je vous ai enseigné, qu'il soit anathème." (Gal. I, 8) ».*⁹

VICTOR BIOUL

(8) Chiffre donné par Thierry Vanguilick (www.rtbf.be/info – 27/02/2013)

(9) Déclaration de Mgr Lefebvre du 21 novembre 1974.